



CLASSIQUES
GARNIER

LEFRÈRE (Jean-Jacques), MURPHY (Steve), NICOLAS (Hun-Chil), « Glanes »,
Revue Verlaine, n° 6, 2000, p. 232-245

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14712-1.p.0238](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14712-1.p.0238)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

son engagement politique : sur ce dernier point, les propos prêtés à Vermersch procèdent d'une analyse idéologique très fine.

Certes, on pourra regretter qu'il y ait ça et là quelques expressions d'un humour un peu « facile », en particulier le témoignage de Rimbaud : mais aussi, n'était-ce pas spécialement difficile de le faire parler, lui ? On pourra également objecter, cette fois à l'*avis de l'éditeur*, qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'un « pastiche réalisé tous azimuts » : hormis quelques passages (celui de Mallarmé, celui de Veillot ou de Bloy), c'est moins le style de l'auteur qui est simulé, que certains aspects de la langue du XIXe, expressions, tournures ou vocabulaire argotique. Mais cela n'enlève rien ou si peu au plaisir qu'il y a à lire ce livre : la sobriété des illustrations de Cazals, l'humour des notices biographiques²⁰, et la précision du propos en font à la fois une excellente entrée en matière pour ceux qui découvrent l'univers verlainien, et une lecture vivifiante pour les « érudits ».

Hun-Chil Nicolas

Glanes

1. Le compte rendu des *Poèmes saturniens* de Glatigny

L'un des premiers comptes rendus des *Poèmes saturniens* est celui publié par Albert Glatigny dans sa « Gazette à la main », publiée dans *Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, journal des départements du Centre (Cantal, Allier, Corrèze, Creuse, Loire et Haute-Loire), le samedi 1^{er} décembre 1866 (11^e année, n° 282). Ce compte rendu, qui n'a pas été republié dans l'excellent volume récemment accordé à la réception de Verlaine par Olivier Bivort (où l'on trouvera notamment l'important compte rendu des *Poèmes saturniens* de Catulle Mendès)²¹, a été exhumé par Jean

²⁰ Ainsi : « Eugène Carrière (1849-1906) : ses tableaux un peu flous ont fait dire à cette bonne langue de Degas : "C'est bien, mais le modèle a tremblé." Variante : "On a encore fumé dans la chambre des enfants" ».

²¹ Olivier Bivort, *Paul Verlaine*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1997. Cf. *supra* le compte rendu de ce volume de Jean-Louis Debaue.

Reymond²², mais rarement pris en compte par la suite, y compris dans les travaux consacrés aux *Poèmes saturniens*²³ :

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Le Reliquaire, par François Coppée. – *Poèmes saturniens*, par Paul Verlaine. – *Les Mémoires d'une enfant*, par Mme Michelet.

Un éditeur audacieux, M. Alphonse Lemerre, après avoir ouvert aux poètes connus ou inconnus, imprimés ou non imprimés, un recueil qui leur était entièrement livré, sorte de caravansérail où l'on hébergeait les sonnets et les odes, les poèmes et les chansons, se met en tête, aujourd'hui, d'offrir à chacun de ces poètes un logement particulier, où la muse de Pierre ne se prendra point le bec avec la muse de Paul, où chacun sera maître au coin de son feu. M. Paul Verlaine et M. François Coppée sont déjà logés. M. Lemerre a mis sa fière devise sur le fronton de la maison : *Fac et spera*, et s'occupe en ce moment de M. Sully-Prudhomme, de M. de Ricard, et des hôtes de distinction tels que MM. Théodore de Banville et Leconte de Lisle. Je ne parle pas du palais magnifique et digne des princes pour qui il est élevé, où M. Lemerre installe la *pléiade française* composée de Ronsard, du Bellay, Belleau, Jodelle, Baïf, Dorat et Pontus de Thyard, aidé en cela par M. Marty-Laveaux, grand chambellan de cette illustre maison.

Avant de parler des livres de M. Verlaine et de M. Coppée, il était nécessaire de complimenter celui qui leur a donné cette joie ineffable de voir reproduits sur beau papier, figurés par de solides caractères archaïques, leurs vers qui tremblaient de peur en songeant que, peut-être, ils passeraient à la postérité à l'état de manuscrits. Ce devoir accompli, saluons ces deux nouveaux venus dans le bel art de la poésie française.

M. Coppée a cette chance, d'autant plus heureuse qu'elle est méritée, que plusieurs des pièces de son volume soient déjà connues, et courent la ville répétées par ceux que délecte et réjouit toute belle chose, *Le Cabaret*, *Le Fils des Armures* et *l'Adagio* sont déjà classiques, si par classiques on veut entendre les vers destinés à ne pas être oubliés et à vivre éternellement dans la mémoire.

Le Reliquaire de M. François Coppée est bien nommé. Ce sont des reliques de toutes sortes qui y sont enfermées. Gaies, tristes, mélancoliques ou furieuses, ces odes s'entassent dans le volume, pêle-mêle, au hasard, au caprice de l'inspiration, comme elles sont venues à leur auteur, sans plus se soucier de l'ensemble du livre que si le livre

²² *Albert Glatigny, la vie, l'homme, le poète*, Droz, 1936, p. 303.

²³ Voir toutefois Georges Zayed, *La Formation littéraire de Verlaine*, Nizet, 1970 [Droz, 1962], p. 312 n. 6.

ne devait jamais exister. Et cependant il existe, à cause même de ces contrastes ; les jours de pluie, de soleil, de neige et de tempête ne se soucient guère de la régularité dans l'ordre des choses et n'ont rien de commun entre eux, cependant ils n'en composent pas moins l'année, et de leurs chocs, de leurs fantaisies, on fait un tout qui s'appelle 1866.

M. Verlaine, lui, a fait son livre de parti-pris. Comme M. Coppée, il aime le vers travaillé, fait, martelé, et nous ne le saurions trop louer d'un aussi honorable souci ; mais, à force de vouloir étonner en donnant une note étrangement personnelle, il fait penser qu'un beau livre de Charles Baudelaire, les *Fleurs du Mal*, a souvent été mal compris, et qu'il l'est peut-être encore.

Je n'aime pas plus que M. Verlaine, l'école, si c'en est une, des êtres à *émotions* quand même. Parce que dans un vers qui rimerait à peine on aura pastiché la *Chanson de Musette*, je ne me sentirai point attendri. Mais il faut éviter aussi l'autre excès et ne point ainsi venir reprocher aux gens de se plaire dans les bois et de laisser battre leur cœur.

Ce qu'il nous faut à nous c'est l'étude sans trêve, dit M. Verlaine²⁴, et certes, il a raison ; mais on peut étudier avec ferveur et ne point mépriser le rayon de soleil qui vient jouer sur la page du livre. L'art vit en bonne intelligence avec la nature ; la Vénus de Milo est bien de marbre²⁵ en effet, mais la déesse qui est en lui fait oublier ce marbre. Quand M. Verlaine aura posé son front *dans les mains de Faus*²⁶ bien longtemps (ce qui doit être gênant), la Nature qu'il aura dédaignée lui refusera le sentiment des [choses extérieures²⁷]. Pourquoi aussi vouloir que les poètes exilent le monde ? D'abord le monde ne les a pas exilés. Les vibrations de la grande lyre ont toujours résonné dans les cœurs de la foule. Que le poète ne sacrifie rien de son métier sacré aux appétits du moment, qu'il soit fier, hautain même, rien de plus juste ; mais qu'il s'écarte volontairement de tous les endroits où la famille humaine se réunit, cela ne se peut admettre. Même lorsque trahi, renié, abandonné, sans un auditeur sympathique, il chante sa céleste chanson, il doit encore chanter pour la foule. Tant pis pour ceux qui bouchent les oreilles. Ce mépris de la foule conduit M. Verlaine à tout mépriser.

*Je ris de l'art, je ris de l'homme aussi des chants,
Et je vois du même œil les bons et les méchants*²⁸.

Le grand défaut de cette poésie satanique, c'est qu'on n'y sent pas le moindre Satan. On ne fit pas « *des vers émus, très froidement.* »²⁹

²⁴ *Épilogue*, v. 65.

²⁵ *Épilogue*, v. 72.

²⁶ *Épilogue*, v. 59.

²⁷ Lecture incertaine : dans l'exemplaire du journal utilisé ici, l'encre a par instants été effacée.

²⁸ Premier et dernier vers du second quatrain d'*Angoisse*.

L'art est vivant, et veut des choses vivantes. Mais cela semble bon de prendre un air d'Ajax foudroyé, même quand le ciel rit et que la violette d'avril s'épanouit au pied des chênes. Le malheur de cette pose, c'est que personne n'en est dupe et que le passant, à qui vous montrez le sillon tracé sur votre front par la foudre, le prend pour la marque d'un chapeau trop étroit. Que Verlaine médite la leçon que donne M. Coppée, en ces vers frais et séduisants.

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi la strophe, et toi le papillon d'or ;

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux ;
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi le rythme, et toi le chant des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées,
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi glanant des vers, toi cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant,
Je serai poète et toi poésie,
Tu seras plus belle et moi plus aimant²⁹.

En se défiant de l'inspiration, comme le fait M. Verlaine, on en revient à l'*Art poétique* ; alors ce n'est pas la peine d'arborer un grand panache romantique sur son bonnet de soie noire. Autre part qu'en ce pays peut-être les *Poèmes saturniens* m'auraient plu par leur singularité voulue ; mais ici, dans ces montagnes, au pied des châtaigniers géants où l'églogue danse la bourrée, quand la nature loin d'agoniser se fait plus robuste encore pour mieux lutter avec l'hiver, les poumons emplis par l'air vivace et fortifiant qui court en liberté du pic à la vallée, je trouve que l'on peut admirer encore et ne pas appeler ainsi à grands cris le néant, surtout quand on serait bien fâché que le néant vous prît au mot.

Albert Glatigny.

²⁹ *Épilogue*, v. 54.

³⁰ Le poème a été publié dans les *Poèmes divers* de Coppée sous le titre de *Ritournelle*.

Dans sa manière de poser les rapports entre Verlaine et ses divers points de référence esthétiques (Baudelaire, les poètes parnassiens), Glatigny donne une idée personnelle des « enjeux » des débats contemporains, s'opposant à l'impassibilité en soulignant l'apport d'un Parnassien intimiste, Coppée, et reprochant à Verlaine d'avoir mal compris *Les Fleurs du Mal* – ce qui fait peut-être allusion non seulement aux tendances baudelairiennes des *Poèmes saturniens* mais aussi, implicitement, à l'essai consacré à Baudelaire que Verlaine avait publié dans *L'Art* en 1865.

Steve Murphy

2. Verlaine et *La Lune*

Parmi les réactions aux *Poèmes saturniens* figure un entrefilet d'Émile Blondet dans sa « Gazette à la main », publiée dans *La Lune*, le 10 février 1867. En voici le début :

André Gill, – un coureur de cimes, – a déniché aux flancs du Parnasse toute une couvée de jeunes rimes et me les a apportées dans une corbeille.

Ainsi Némorin, – dans Florian, présente, un genou en terre, un nid de fauvettes à Estelle.

Les rimes sont là, – sur ma table, – qui pépient et battent des ailes...

Mais il y a des aiglons parmi les passereaux.

*

* * *

Voici d'abord les *Poèmes saturniens*, de M. Paul Verlaine...

M. Paul Verlaine appartient sûrement à la secte dont Baudelaire a formulé le *pronunciamento* dans une de ces phrases-sphinxes devant lesquelles Œdipe, – bourgeois de Béotie, – se gratte l'oreille, plante un point d'interrogation :

« La Poésie n'a d'autre but qu'Elle-même. Elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème. »

En parcourant le volume de M. Verlaine, j'ai ressenti l'impression que j'éprouvai le jour où, pour la première fois, Vacquerie me mit sous les yeux les farouches aquarelles et les crayons tumultueux d'Hugo...

Même puissance tourmentée, même violence d'oppositions, mêmes férociétés de la touche, mêmes fantasmagories de couleur...

M. Paul Verlaine est – évidemment – au Dante d'Hauteville-House

ce que sont les ébauches de celui-ci aux toiles de Delacroix.

Pour se rapprocher davantage du maître, l'auteur des *Poèmes saturniens* enfourche le plus souvent le cheval *violet* de l'œuvre du peintre du *Massacre de Scio* et l'éperonne à travers chants, traînant, attachées à sa croupe monstrueuse, la Syntaxe et la Vérité !...

[...]

Jean-Jacques Lefrère

3. Verlaine et *Le Progrès* de Bordeaux en 1869

« La poésie en 1869 » est le titre de la revue bibliographique d'Emmanuel des Essarts qui était offerte à la curiosité des lecteurs de la livraison du 15 juin 1869 du *Progrès, revue de Bordeaux, annales historiques et archéologiques de la Gironde*, que dirigeait le franc-maçon Charles Laterrade. Les ouvrages dont des Essarts rendait compte dans cet article sont les suivants :

André Lefèvre : *L'Épopée terrestre*
 Gabriel Marc : *Soleils d'octobre*
 Louisa Lievers [*sic*, pour Siefert] : *Rayons perdus*
 Laurent-Pichat : *Avant le jour*
 François Coppée : *Poèmes modernes*
 Paul Verleine [*sic*] : *Fêtes Galantes*
 Albert Millaud : *Péchés véniels*
 Charles Coran : *Dernières élégances* (1)

(1) Tous ces livres se trouvent chez l'éditeur Lemerre.

La critique de des Essarts sera reprise dans *La Revue populaire de Paris* de septembre 1869 (voir la *Revue Verlaine*, 3-4, 1996, p. 343-344). Dans la version du *Progrès*, où le nom du poète est constamment orthographié « Verleine », on découvre ces lignes, que ne reprendra pas *La Revue populaire de Paris* :

[...] en un mot des *Fêtes galantes*. Houssaye, Coran, Banville, de Bellon, tous les maîtres ciseleurs avaient plus ou moins affecté le style de Watteau ; mais je ne crois pas qu'il ait eu d'interprète plus puissant que Paul Verleine [*sic*]. Nul ne m'a mieux rendu, avec plus

de charme et de vérité gracieuse, ce que l'on pourrait appeler le *Carnaval mélancolique* de Watteau. Ecoutez ces rimes féminines.

Les donneuses de belles sérénades

Albert Millaud est, par son âge, un contemporain de Paul Verlaine [*sic*], par son talent il appartient à une autre génération [...]

Jean-Jacques Lefrère

4. *La mauvaise chanson*, II

Certaines éditions se réfèrent à une version de la seconde section de *Birds in the night* qui a fait partie de la collection Saffrey. Grâce à la gentillesse d'un chercheur qui tient à rester anonyme, nous pouvons donner ici pour la première fois une reproduction de ce manuscrit, qui est entré dans la collection du regretté Jean Hugues, sans toutefois figurer dans la vente posthume de mars 1998. Ce manuscrit, qui n'est pas mentionné dans l'édition de la Pléiade, a été en revanche cité par J. Robichez, à partir du manuscrit d'une édition de H. Bouillane de Lacoste et Alfred Saffrey qui aurait dû paraître chez l'éditeur Pierre Cailler et dont une partie de l'introduction a été publiée dans *Le Mercure de France*, le 1^{er} août 1956. J. Robichez en donne les principales variantes et indique qu'« un poème de "Birds in the night" (le second douzain) envoyé de Londres à Lepelletier à l'automne 1872 se trouve en outre dans la collection Alfred Saffrey, avec le titre "La Mauvaise Chanson" » (éd. Garnier, 1969/1995, p. 727). Il semble bien s'agir d'un extrait d'une lettre à Edmond Lepelletier, auquel Verlaine envoya beaucoup de poèmes dans des lettres qui ont fait partie de la collection Saffrey. En revanche, il semblerait au vu du manuscrit que le titre *La mauvaise chanson* se soit appliqué non pas au seul second « douzain », mais à l'ensemble du texte. Ceci s'accorde pleinement avec l'indication de Verlaine dans sa lettre à Émile Blémont du 5 octobre 1872 :

Mon petit volume est intitulé : *Romances sans paroles* ; une dizaine de petits poèmes pourraient en effet se dénommer : *Mauvaise Chanson*. Mais l'ensemble est une série d'impressions vagues, tristes et gaies, avec un peu de pittoresque presque naïf, ainsi les *Paysages belges*. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'anglais. Jusqu'à présent, quoiqu'ayant beaucoup vu ici et aux environs, je ne perçois

La mauvaise chanson

II.

Là ! n'est-il pas vrai que j'avais raison
 Quand je vous disais, dans mes moments noirs
 Que vos yeux, foyers de mes vœux espoirs
 Ne couraient plus vers, que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
 Et votre regard (qui mentait lui-même)
 Flambait comme un feu mourant qu'on
Le de votre voix vous disiez. " je t'aime ^{prolonge} ! "

Rien de tel, hélas ! que le seul Paris
 Qu'on a ~~été~~ être heureux, ~~malgré~~ malgré la saison !
 - Mais ce fut un jour plein d'âmes pleines
 Quand je m'aperçus que j'avais raison !

III

Je n'ai pas là le texte et ma
 main sourvient plus à travers ça bientôt

Paris ma vie !



La mauvaise chanson, II

nullement la poésie de ce pays-ci qui, j'en suis sûr, n'en manque pas.
– Voici, à titre de spécimen, les trois premières pièces de ma
mauvaise série. [éd. H. de Bouillane de Lacoste et J. Borel, Club du
Meilleur Livre, t. 1, 1959, p. 991-992]

Voici trois versions du poème :

Version d'une lettre à Lepelletier :

La mauvaise chanson.

II

Là ! n'est-il³¹ pas vrai que j'avais raison
Quand je vous disais, dans mes moments noirs
Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs
Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
Et votre regard (qui mentait lui-même)
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge
Et de *voire voix* vous disiez : « je t'aime ! »

Rien de tel, hélas ! que le seul désir
Qu'on a d'être heureux, – malgré la saison !....³²
–³³ Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,
Quand je m'aperçus que j'avais raison !

III

.....
Je n'ai pas là le texte et ne m'en souviens plus ; t'auras ça³⁴
bientôt.

Ecris moi vite !

³¹ Verlaine a écrit *nestil* sans écarts graphiques. Pas d'apostrophe ; le trait d'union est probablement présupposé par Verlaine.

³² Verlaine semble avoir d'abord écrit *D'être heureux, – heureux !* – avant de modifier le vers : 1° il a ajouté *Qu'on a* dans la marge gauche ; 2° il a surchargé le *D* majuscule d'un *d* minuscule ; 3° il a barré fortement – *heureux !* où le tiret est invisible mais très probable, syntaxiquement, mais aussi parce que la biffure s'étend bien à gauche de l'adjectif. Il est difficile de savoir si cette modification a été apportée avant ou après l'inscription du second hémistiche mais la continuité graphique pourrait plaider en faveur de la seconde hypothèse (la modification a été effectuée dans une écriture un peu plus droite et appuyée, distinction qui n'a évidemment rien d'étonnant et qui ne suppose aucun écart chronologique important).

³³ Le tiret, dans la marge gauche, n'a pas forcément été ajouté puisque Verlaine place souvent ses tirets initiaux dans la marge.

³⁴ Comme d'habitude, Verlaine a écrit *ça*

Version de la lettre à Émile Blémont :

Là ! vous voyez bien que j'avais raison
 Quand je vous disais dans mes moments noirs
 Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs,
 Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
 Et votre regard qui mentait lui-même,
 Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,
 Et de *vo*tre voix vous disiez : « je t'aime ! »

Hélas ! on se prend toujours au désir
 Qu'on a d'être heureux malgré la saison...
 Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir
 Quand je m'aperçus que j'avais raison !

Version des *Romances sans paroles* :

Et vous voyez bien que j'avais raison,
 Quand je vous disais, dans mes moments noirs,
 Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs,
 Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
 Et votre regard qui mentait lui-même
 Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,
 Et de votre voix vous disiez : « je t'aime ! »

Hélas ! on se prend toujours au désir
 Qu'on a d'être heureux malgré la saison...
 Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,
 Quand je m'aperçus que j'avais raison !

Si l'on ne peut écarter l'hypothèse d'un texte simplement reconstitué de mémoire (Verlaine écrit, au sujet de la troisième partie du poème : « je n'ai pas là le texte et ne m'en souviens plus »), il semble plutôt que Verlaine disposait de ces quatrains au moment d'écrire à Lepelletier, contrairement aux autres, et la comparaison des variantes laisse penser que la version Lepelletier est antérieure au manuscrit Blémont.

À propos des mots dans la lettre à Blémont « une dizaine de petits poèmes pourraient en effet se dénommer *Mauvaise Chanson* », H. de Bouillane de Lacoste et J. Borel écrivent : « Les mots “en effet” semblent indiquer que le titre : *Mauvaise Chanson*, avait été suggéré par Blémont à Verlaine. » (éd. citée, p. 991, n. 1). Le manuscrit Lepelletier encourage à penser que Verlaine a déjà évoqué le titre (qui n'est pas envisagé pour le recueil entier, contrairement à ce que l'on affirme souvent) – et aussi peut-être sur son opportunité pragmatique (cette réponse grinçante à *La Bonne Chanson* – « quelque chose comme la *Bonne Chanson* retournée, mais combien tendrement » (déc. 1872 à Blémont) – pourrait impliciter les difficultés matrimoniales de Verlaine et, de ce fait, rappeler sa liaison avec Rimbaud). Le commentaire de Verlaine suggère que l'inspiration des quatrains envoyés à Blémont, qui feront partie de *Birds in the Night*, se situe entre le départ de Paris le 7 juillet 1872 et l'arrivée en Angleterre le 7 septembre 1872, même si leur composition effective a pu être plus tardive.

Steve Murphy

5. Une version retrouvée d'un poème de *Chair*

À la note concernant le poème « *La Classe* » (*Chair*), l'édition de la Pléiade indique :

Poème lu par Georges Izambard en guise de péroraison au discours qu'il prononça devant la statue du Luxembourg, pour le dix-neuvième anniversaire de la mort de Verlaine, le 10 janvier 1915, et inexactement cité dans le fascicule I d'une brochure intitulée *les Anniversaires de la mort de Paul Verlaine pendant la Guerre (1915-1916)*. Une dédicace est mentionnée, qui ne figure dans aucune édition de *Chair* : « Pour le canonnier Clément Cazals, en garnison à Bourges. Paris, 17 novembre 1894. » (Manuscrit perdu ?)³⁵.

Nous pouvons aujourd'hui, par le hasard d'une lecture, rectifier en partie le texte de cette note. En effet, dans un ouvrage intitulé *Cafés et cabarets*³⁶, au chapitre consacré au Procope, Georges de Wissant écrivait en

³⁵ Nous donnons ici le texte de l'édition de 1962. En réalité la note est due à Y.-G. Le Dantec, mais comme souvent elle a été abrégée par J. Borel lors de la refonte de l'édition.

³⁶ Georges de Wissant, *Cafés et cabarets*, Tallandier, « Le Paris d'autrefois », 1928.

évoquant la revue homonyme fondée par le patron Théo :

En feuilletant quelques numéros qui en sont demeurés, nous y avons trouvé un poème de Verlaine, qui est peut-être inédit, à juste titre. Nous le donnons pour ce qu'il vaut, car il est loin d'être parmi les meilleurs de Verlaine. Il dut être improvisé en quelques instants, sur une table du *Procope*, par Verlaine pour faire plaisir à son ami Cazals avec lequel il se brouilla par la suite.

Suit dans l'ouvrage le texte du poème, retranscrit par l'auteur avec de nombreuses inexactitudes de ponctuation, et qu'il est inutile de fournir ici puisque nous pouvons présenter le texte de la préoriginale elle-même. Le poème parut effectivement dans le numéro de février-mars 1895 (n° 2, 3^{ème} année), à une époque où, contrairement à ce qu'indique Georges de Wissant dans son ouvrage, le secrétaire du *Procope* n'était pas Linet mais... F. A. Cazals, frère du dédicataire.

« LA CLASSE »

Pour le canonier Clément Cazals
en garnison à Bourges.

« Allez, enfants de nos entrailles, nos enfants
A tous qui souffrirons de vous savoir trop braves
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants,
Et revenez ou mourez ! »... Tels, sont, fiers et graves,

Nos accents plutôt doux, si doux qu'on va pleurer
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même, mais vive
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive !

Revenir ou mourir, – cadavre ou revenant –
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre,
Tout de torts mutuels ! et revenant planant
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on navre.

S'en revenant estropiés ou bien en point
Sous le drapeau, troué, parbleu ! de mille balles,
Ou, de par Dieu ! pris et repris à coups de poing !...
O nos enfants, ô mes enfants ! – car tu t'emballas,

